

## Présences de Simenon dans le *Soir volé*.

### Une lecture en contexte

Daniel Droixhe

Université Libre de Bruxelles / Université de Liège

Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique

Le 14 juin 1940 paraissait dans le journal *Le Soir* cet « Avertissement », signé du rédacteur en chef Horace Van Offel :

« J'avais l'intention de créer un journal indépendant, entièrement nouveau, quand on est venu m'offrir la direction du SOIR. J'ai hésité d'abord, pour des raisons que l'on devine. Mais les partisans du 'Soir rénové', renaissant de ses cendres comme l'oiseau Phoenix, ont si chaudement défendu leur idée que je me suis laissé convaincre finalement. Il est certain que le 'Soir' disparu manque au bonheur de nos bons concitoyens et compatriotes.

On ne se défait pas en quelques jours d'une habitude prise depuis plus d'un demi-siècle. On conservant un titre consacré par le succès, nous rendons une sorte d'hommage à ses anciens propriétaires. Cela nous permet de rouvrir une maison qui assure le pain à un grand nombre de travailleurs. En outre, comme nous confions le travail des machines aux hommes expérimentés de l'ancien personnel, nous empêchons qu'elles se perdent ou se dégradent sans utilité ni profit pour personne ».

#### 1. Van Offel, Hodeige : ne pas « dégenerer davantage »

Ainsi s'ouvrait l'histoire communément appelée du « Soir volé », pendant laquelle l'ancien journal, qui faisait valoir – non sans écarts – une politique éditoriale neutre et apolitique, se mit au service de l'Allemagne, pour se soumettre à la censure des occupants et devenir un journal de collaboration.<sup>1</sup> On sait comment son rédacteur en chef, Horace Van Offel, né à Anvers en 1876, membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, publiera dans *Le Soir* « des articles à la gloire d'Hitler » qui le contraignirent d'abord, à la Libération, à trouver refuge à Fulda, où il mourut en 1944. Le 21 octobre 1944, l'Académie prononce l'exclusion de Van Offel, qui « a entièrement servi les desseins de l'ennemi ».<sup>2</sup>

On lisait ensuite dans l'éditorial :

« La guerre a abîmé quelques-uns de nos villages, brûlé quelques maisons, renversé quelques clochers. Ce n'est rien. C'est réparable et sera vite réparé. Mais si les ruines

<sup>1</sup> CAMPÉ, René, DUMON, Marthe et JESPERS, Jean-Jacques, *Radioscopie de la presse belge*, Verviers, Gérard, 1975, p. 147 sv. ; HERENG, Jacques, *Le Soir dans l'histoire*, Bruxelles, Éditions Luc Pire, 2003, p. 65 sv., « Le surprenant succès du *Soir volé* ». Je remercie Alice Piette, Alice Droixhe et Muriel Collart de l'aide apportée dans la rédaction de cet article.

<sup>2</sup> LACROIX, Jean, « Horace Van Offel » - <https://www.arlfb.be/composition/membres/vanoffel.html>; *Procès-verbal de la séance de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 21 octobre 1944*, communication Michel Trousson, 02-02-2022 ; DE BENS, Els, *De Belgische dagbladpers onder Duitse censuur (1940-1944)*, Antwerp/Utrecht, Uitgeverij De Nederlandsche Boekhandel, 1973, p.334, 338, 343.

morales, les dévastations spirituelles, produites par trente ans de propagande étrangère, de démoralisation matérialiste et l'éducation antinationale et antisociale, d'une politique criminelle, pouvaient prendre une apparence visible, nous serions tous saisis d'épouvante et plongés dans un affreux désespoir ».

La « masse du peuple belge » est « innocente des provocations, manœuvres insensées de ses politiciens, des mensonges de ses faux écrivains » : « alors nous n'avons pas grand'chose à craindre ». « Mais, si, au contraire, les arbitres de nos destinées allaient puiser leurs convictions dans les discours de nos parlementaires, dans les écrits des plus fameux énergumènes de notre enseignement, de notre littérature et de notre presse, que deviendrions-nous, grand Dieu ?? ». On pourra « nous présenter des textes, signés par d'anciens ministres, des professeurs réputés, des académiciens, des fonctionnaires de l'État, où l'existence de la Belgique, son existence historique et politique même est outrageusement niée ! ». Au diable les « anciennes polémiques », les « querelles périmées », les « projets de vengeance ou de persécutions ». Le nouveau *Soir* se veut « un journal de paix et de concorde ». « Il s'agit de retrouver le génie et les vertus qui, jadis, ont mis le peuple belge parmi les peuples les plus éclairés et les plus heureux d'Europe et non de dégénérer davantage ».

Dans le même numéro du *Soir*, Max Hodeige assignait à celui-ci la mission de « rétablir une Belgique consciente de sa personnalité et confiante en elle-même ».<sup>3</sup>

« Il est temps en effet que l'opinion de ce pays puisse enfin trouver un organe où elle se reconnaisse elle-même, intégralement, et sans qu'elle ait à redouter de voir se projeter sur son image l'ombre des grandes silhouettes étrangères. Car on doit à la vérité de dire que le journalisme d'avant la guerre souffrait de ce péché originel. Tout s'y faisait à l'instar de Paris ou de Londres, et dans les gazettes les plus tapageusement patriotes le journal national avait des franges bleu-blanc-rouge ».

Max Hodeige s'était signalé en 1937 pour avoir attaqué dans *Le Pays Réel* de Léon Degrelle le libéral Marcel-Henri Jaspar, ministre des Communications et des Moyens de transport dans le gouvernement Van Zeeland II. Il deviendra rédacteur en chef du *Soir volé*.<sup>4</sup>

La Belgique doit donc se libérer d'une domination française à laquelle Van Offel, sur le plan culturel, préfère manifestement la grande ombre de l'Allemagne hitlérienne. Il republie dans le journal du 22 juin 1940 des notes parues « dans une revue littéraire » en 1938. Celles-ci avaient été prises « au cours d'une excursion en Allemagne ».<sup>5</sup> Il a mis à l'épreuve, en ethnologue doué d'un vif sens d'observation, un bruit qui court. « Depuis un an ou deux, les journaux bruxellois et parisiens m'assurent que les Allemands ont des canons, mais pas de beurre. Celui qui, dans nos cafés, ose mettre cette rare information en doute est aussitôt traité de sale fasciste ou d'agent à la solde d'Hitler ». Or, l'académicien s'est fait servir ici et là un savoureux « Frühstück » au beurre : un de « ces petits pains ronds que l'on nomme 'pistolets' à Bruxelles ». « Ce terme local donnait déjà lieu à des confusions avant la guerre », note l'amoureux de la langue française. « En ce temps, le romancier Willy, qui signa les 'Claudine' avec Colette (et qui, entre parenthèses, était un fanatique du théâtre wagnérien et de Bayreuth), disait qu'on dégustait à Bruxelles des déjeuners à la Werther : 'café et pistolets' ! ».

<sup>3</sup> *Le Soir*, 14 juin 1940, p. 2, « L'actualité belge ».

<sup>4</sup> DE BENS, *op. cit.*, p. 86, 103, 340-349.

<sup>5</sup> *Le Soir*, 22 juin 1940, p. 2, « Il n'est de pire sourd... ».

Mais, ajoute-t-il aussitôt : « Occupons-nous de choses plus sérieuses ».

« Le national-socialisme est une doctrine entièrement opposée à la démagogie pessimiste, destructive et négatrice. Elle est au contraire optimiste, progressiste et constructive. Les mensonges, les calomnies, les vaines critiques et les criailleries de ses obscurs adversaires ne l'inquiètent, ne l'occupent et ne 'l'arrêteront pas' ».

Van Offel a vu Cologne « pavoisée en l'honneur du Führer, dont on fête le 49<sup>me</sup> anniversaire ». « De longues bannières, rouges ou blanches, avec le disque et la croix gammée au milieu, ornaient toutes les maisons ». « Une atmosphère vaguement anversoise »... La « Hohe Strasse », « avec ses brillants étalages, ses cinémas et ses cafés », « pourrait passer pour n'importe quelle rue importante d'une de nos villes belges. Rien ne décèle que nous sommes en dictature, pas même le joyeux 'Heil Hitler !' des passants ». Il est vrai qu'on voit, « par ci par là, à la vitrine d'un restaurant, d'une boutique, une pancarte » qui « annonce sans ménagement qu'en cet endroit la présence des juifs n'est pas souhaitée ». « C'est évidemment ennuyeux pour les juifs ».

Il est vrai aussi que ces notes, « toutes objectives, furent mal accueillies, même par mes meilleurs amis ». « Ils me disaient : - Tu n'as vu que le décor. On s'est moqué de toi, etc. S'il fait si bon en Allemagne, pourquoi n'y vas-tu pas habiter ? Etc., etc. ».

## 2. Paul Kinnet, Ludo Patris : sur les traces de Simenon

Si Max Hodeige va s'avérer un des collaborateurs du *Soir volé* qui se réfère le plus souvent à Simenon, un autre nom s'impose ici : celui de Paul Kinnet, qui signe parfois « P. K. » certains articles. De son vrai nom Paul Maury (Bruxelles, 1915-1994), Kinnet publie de 1940 à 1943 une douzaine de romans policiers dont les premiers font écho à un reportage sur la guerre civile en Espagne, publié en mai 1937 dans *La Libre Belgique*. Il y livrait, en six articles, une enquête « en Espagne rouge » qui se voulait un témoignage relativement neutre. <sup>6</sup> Celui-ci vaut qu'on s'y arrête.

Kinnet a conscience, dit-il, que les propos « recueillis sur les lèvres de diverses personnalités du front populaire » peuvent irriter certains lecteurs. Mais son but n'est pas « de déterminer exactement les causes de la guerre et les responsabilités encourues de part et d'autre ». « Il est simplement de rapporter avec une objectivité aussi scrupuleuse que possible ce que j'ai vu et entendu dans l'Espagne rouge ». *La Libre Belgique*, en présentant le reportage, ne mesure pas moins l'écart entre le souci documentaire du journaliste et ce que doit ressentir un catholique : « toutes les explications fournies du côté 'rouge', et relatées au cours des articles qui vont suivre, n'empêcheront pas le lecteur de se souvenir et n'excusent en rien, à notre avis, les massacres odieux perpétrés en Espagne et la persécution religieuse systématique qui a atteint en ce malheureux pays une violence jamais égalée... ».

Pour Kinnet, « Simenon est sans doute le plus authentique romancier – au sens exact du terme – de cette époque », et « il faut remonter à Balzac pour découvrir une imagination comparable

---

<sup>6</sup> *La Libre Belgique*, 7-12 mai 1937, « Dans le cratère espagnol », « Impressions générales d'un rapide voyage à travers les territoires 'rouges' ». Pour une autre lecture journalistique de la Guerre d'Espagne, voir DROIXHE, Daniel, « Charles d'Ydewalle : *Geôles et bagnes de Franco* (1946) », *Bon-à-tirer. Revue littéraire en ligne* 70, 1<sup>er</sup> oct. 2007 - <https://www.bon-a-tirer.com/volume70/dd.html>.

à la sienne ». <sup>7</sup> L'apologie s'inscrit dans un compte rendu du recueil de nouvelles *Le petit docteur*, pré-publiées de novembre 1939 à janvier 1941 et rassemblées en 1943. Le compte rendu prend la forme d'un plaidoyer.

« Pour bien des gens, il reste de bon ton de mépriser Simenon. On affecte volontiers de prendre sa facilité de l'imperfection et son imagination pour une machine à fabriquer des énigmes. On lui reproche certaines lourdeurs de style et cette manière qu'il a d'écrire tout à l'emporte-pièce. Dans la production considérable qu'il a signée depuis quelques années, on relève avec complaisance un nombre tout aussi considérable de fautes de syntaxe et on souligne de-ci de-là une phrase heurtée ou mal bâtie ».

Le chroniqueur convient que « la correction du style » est « une sorte de politesse vis-à-vis du lecteur », que les fautes sont « inexcusables », etc.

« Mais on aurait tort d'oublier, pour autant, qu'il a apporté à la littérature quelque chose de neuf et d'original, qu'il a inauguré une certaine manière d'envisager les choses et de les décrire, qu'il a découvert un point de vue d'où la vie lui apparaît sous un angle qu'on ne connaissait pas avant lui : il y a un style Simenon, il y a une atmosphère Simenon, il y a des personnages Simenon. Et le soin que mettent certains auteurs à l'imiter prouve, à tout le moins, la valeur de la formule ».

On a compris que la justification du genre policier relève quelque peu du discours pro domo. Kinnet avait abordé le genre en 1939 dans *Chambre de mort à Barcelone*, auquel il a été fait allusion plus haut. Il se signalera également, dans le *Soir volé*, par une collaboration avec Hergé, qui illustre de septembre à novembre 1943 un feuilleton sur les Dupont et Dupond. L'innocence, pourrait-on dire, est de rigueur. Après la guerre, Kinnet travaillera en tant que traducteur pour les éditions Marabout, où il publiera sous pseudonyme, avant d'intégrer la célèbre collection *Le masque*.

Kinnet avait publié *Chambre de mort à Barcelone* en collaboration avec Ludo Patris. Celui-ci avait figuré en 1933 dans l'*Anthologie des jeunes écrivains du Groupe de la Revue Nationale* préfacée par Jules Destrée, Georges Virrès et René Lyr. <sup>8</sup> Il participait en avril 1940 à un numéro spécial de la revue *Reflets* sur *Le cinéma en Belgique*. <sup>9</sup> En 1942, il donne aux Éditions de la Toison d'Or *L'homme d'ombre*, deux nouvelles policières « précédées d'une très élogieuse préface de Georges Simenon », annonce le *Soir*. <sup>10</sup> Celles-ci portent en effet, peut-on croire, les marques du Liégeois. « La première de ces nouvelles, construite sur une intrigue policière très ingénieuse, se caractérise par un excellent contenu psychologique rehaussé par une série de détails qui manifestent un attachant esprit d'observation. L'autre intitulée 'Le Vieux' a pour cadre un village des bords de la Lys évoqué avec un sens très réel de l'atmosphère propre de la région ».

### 3. De Decker : politique et culture du « réel »

<sup>7</sup> *Le Soir*, 28 avril 1943, p. 2, « A propos de 'Hommes de proie', de Max Dauthendey. 'Le Village pathétique' par André Dhotel. 'Le Petit Docteur', Georges Simenon ». Voir BARONIAN, Jean-Baptiste, « Georges Simenon et le roman policier », dans *Simenon, le passager du siècle. Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique* 80/3-4, 2002.

<sup>8</sup> Archives et Musée de la Littérature, MLA 37439.

<sup>9</sup> Archives et Musée de la Littérature, MLA 22896.

<sup>10</sup> *Le Soir*, 16 avril 1942, p. 1.

Curieusement, le sens du réel – et du « pays réel » – est le motif dominant d'un article voisin. Raymond De Decker, rédacteur en chef du *Soir volé*, y publie une chronique : « Reconnaître la force ». Toute une philosophie politique s'y donne libre cours.

« Reconnaître la force, ce n'est pas, comme se l'imaginent certains, renoncer à sa dignité et à ses droits, c'est essentiellement reconnaître les faits et les possibilités qui s'en dégagent. 'Connais-toi toi-même', telle était selon le vieux Socrate la maxime première de toute sagesse individuelle. Il en est de même pour les peuples et pour les nations. C'est cette connaissance qui amène au respect de la force et donc des possibilités de chacun ».

La direction et la gestion des peuples consistent à tenir compte « de la force respective de chaque pays ». La Belgique, après 1918, a pensé « jouer un rôle de grande puissance » : « elle n'en possédait pas les moyens et les désillusions ne se firent pas attendre ». La France, qui n'avait vaincu l'Allemagne que par la force de ses alliés, « s'imagina pouvoir encore maintenir sur le continent l'hégémonie européenne qu'elle possédait autrefois lorsque sa population était la plus nombreuse de l'Europe, lorsque ses écrivains et ses artistes imposaient partout sa culture et que ses armées pouvaient partout faire la loi ». Mais ce temps est passé. La prétention française n'est « plus soutenue par une force réelle ».

« Le Reich est actuellement le peuple le plus nombreux du continent, placé au cœur de celui-ci et ayant donc la possibilité stratégique de le dominer, il est aussi le peuple le plus industriel, le plus actif et le mieux armé. C'est ce qui assure son hégémonie sur l'Europe et c'est ce qui lui confère des droits à cette hégémonie ».

Il s'agit de reconnaître ce qu'est vraiment « la force réelle » : « celle qui joint la puissance du corps et des armes à celle de l'esprit et de la culture ». Rien de « seulement brutal » dans celle-ci. Elle suppose l'engagement de divers composants : « courage », « force physique », « intelligence du commandement », « sens de la propagande ». « L'indépendance des forces spirituelles » est un leurre. Celles-ci – comme christianisme ou le bouddhisme – exigent pour triompher le « moule » du pouvoir temporel. Soutenir le contraire est « une invention d'idéalistes impuissants ».

Mais accepter les faits peut prendre des formes différentes. « Il y a la manière de ceux qui s'aplatissent devant le plus fort et perdent devant lui toute dignité », par exemple « en fabricant pour la Wehrmacht des fusils ou des canons », « et qui, en même temps, font profession dans les salons du patriotisme le plus cocardier et de l'anglophilie la plus aiguë ». « Il y a ensuite la manière de ceux qui, tout en reconnaissant la force d'autrui, se sentent néanmoins la force qui se trouvent en eux-mêmes et qui veulent qu'on la respecte au même titre qu'ils respectent celle qui les dépasse ». On imagine dans quel camp se range De Decker et ceux qui s'adaptent à l'Ordre Nouveau. « Telle est la manière des Belges qui collaborent publiquement avec l'occupant, qui ne craignent pas une telle collaboration », etc.

« C'est la grande tâche du présent que de nous libérer des chimères, des illusions faciles, des fausses satisfactions d'amour-propre, des flatteries démagogiques qui nous empêchaient d'appeler un chat un chat, la France une puissance de deuxième ordre, la Belgique un petit pays, l'Allemagne la plus grande force européenne et qui nous amenaient à nous bercer de rêves qui eussent permis à la grenouille de se faire aussi grosse que le bœuf ».

#### 4. Le prix littéraire de « La Nouvelle France »

Si De Decker estimée dépassée l'époque où la France imposait sa culture par ses écrivains, le journal ne manque pas de faire écho aux codes et rites parisiens de la littérature en français. Pendant l'été 1941, le *Soir volé* rend compte de l'attribution du prix de « La Nouvelle France », « fondé par le quotidien français 'Les Nouveaux Temps' ». <sup>11</sup> Celui-ci est lui-même fondé en 1940 par Jean Luchaire, un des principales figures de la Collaboration, avec l'appui d'Otto Abetz, ambassadeur du Troisième Reich à Paris. Luchaire sera fusillé en 1946. P. Ory caractérise la ligne quelque peu serpentante de ce journal au service de la bourgeoisie d'affaires. <sup>12</sup> On y cultive « l'image de marque du vieux *Temps* en éclaircissant son austérité d'échos littéraires et artistiques – Mac Orlan y tiendra quelque temps le feuilleton littéraire – et en s'ouvrant systématiquement aux signatures extérieures, qui oscillent en moyenne entre un radicalisme rajeuni et un néo-socialisme de bon ton ». Plus carrément, *Les Nouveaux Temps* seront parfois définis comme « le plus collaborationniste des quotidiens français ».

Le prix qu'institue le journal est attribué à « M. Magravou », bottier rue Chaptal, pour *La vipère rouge*. Le jury s'est réuni au restaurant des Champs-Élysées. Il était composé des personnes suivantes : André Bellesort, Abel Hermant, Abel Bonnard, Pierre Benoît, Sacha Guitry, Édouard Bourdet, Alphonse de Châteaubriand, Drieu La Rochelle, Bernard Grasset, La Varenne, Pierre Mac-Orlan, Charles Méré, Edmond Pilon, José Germain, André Salmon, Simenon, Georges Suarez, Henri Troyat et Guy Crouzet.

On détachera certains de ces noms (dans l'ordre alphabétique). André Bellesort (1866-1942), membre de l'Académie française et secrétaire perpétuel de celle-ci sous l'Occupation, maurassien, pétainiste, participa au journal antisémite *Je suis partout*. Il avait été un des mentors de Brasillach à l'époque où celui-ci étudiait à Louis-le-Grand. Abel Bonnard (1883-1968) inaugure en mai 1942, rapporte aussi P. Ory, l'exposition Arno Breker de l'Orangerie, en tant que ministre de l'Éducation nationale du gouvernement Laval. Il est « entouré du gratin de la collaboration politique auquel se sont amalgamés pour l'occasion plusieurs artistes convaincus ou légers, un Derain, un Van Dongen, un Despiou, sans oublier le vieux Maillot lui-même ». <sup>13</sup> Alphonse de Chateaubriant (1877-1951), germanophile, catholique, viscéralement anti-communiste, revisite chevalerie et catholicisme et souscrit entièrement au destin supposé messianique de Hitler. Il préside le groupe *Collaboration* sous l'Occupation. <sup>14</sup> L'écrivain José Germain (1884-1964) appartient également au groupe *Collaboration*. Ce « polygraphe peu renommé mais ancien président de la Société des gens de lettres très répandu, ne manque pas d'exalter la naissance d'un 'style de mâles', répudiant la 'hideur' et les 'précatastrophes' de la littérature d'entre les deux guerres ». <sup>15</sup> Emprisonné deux ans à Fresnes à la Libération, il fut néanmoins acquitté et put par la suite s'installer en Belgique où il dirigea à Bruxelles une collection de *La Renaissance du Livre*.

L'édition a les bras grands ouverts. Comme Luchaire, mais de manière plus souple et nuageuse, Bernard Grasset considère dès juillet 1940 qu'une « armistice de l'esprit » doit surmonter la division de la guerre et des affaires. <sup>16</sup> Il faut viser, écrit Ory, une « unification du régime de la

<sup>11</sup> *La Soir*, 4 août 1941, p. 2.

<sup>12</sup> ORY, Pascal, *Les collaborateurs 1940-1945*, Paris, Seuil, 1976, p. 72-73.

<sup>13</sup> ORY, *op. cit.*, p. 61.

<sup>14</sup> ORY, *op. cit.*, p. 62-64.

<sup>15</sup> ORY, *op. cit.*, p. 226.

<sup>16</sup> ORY, *op. cit.*, p. 216.

chose écrite » qui permette le fonctionnement, avec les autorités allemandes, d'un « statut de l'édition acceptable par des 'Français authentiques' »... On imagine que les auteurs soucieux de publier à Paris devaient opiner du bonnet. S'étonnera-t-on de retrouver, parmi les membres du jury, Pierre Mac-Orlan ? Inutile de s'attarder ici à Drieu La Rochelle, Sacha Guitry, La Varenne ou Georges Suarez.<sup>17</sup>

Que d'encombrants commensaux ou compagnonnages ! L'institution littéraire n'en a pas le monopole. Le cinéma a les siens. À l'affiche des salles bruxelloises, le week-end des 10 et 11 octobre 1942, figurent notamment *Les inconnus dans la maison* : « Le premier vrai film de Henri Decoin enfin débarrassé de son encombrante vedette d'époux. Le premier vrai film également tiré d'un roman de Georges Simenon », écrit le journaliste du *Soir*. Il faut avoir l'esprit mal tourné de P. Ory pour y relever que le scénario de Simenon « servait de base à une intrigue parfumée d'antisémitisme ». <sup>18</sup> Parmi les autres films que distingue le chroniqueur du *Soir*, *Le cœur de la reine* met en scène Marie Stuart sous les traits de la Suédoise Zarah Leander, image par excellence de la beauté aryenne. *Prison sans barreaux* met en lumière Corinne Luchaire, fille du directeur des *Nouveaux temps*, qui se range des foucades et passades amoureuses par une liaison avec un officier de la Luftwaffe, et sera condamnée après la guerre. Que de vedettes qui s'égareront et vont payer chèrement la place que leur accorde l'Ordre Nouveau : Danielle Darrieux, qui triomphe dans *Retour à l'aube*, donné au cinéma des *Galleries*, Mireille Balin, épouse du même Henri Decoin, qui tient le premier rôle dans *Les cadets de l'Alcazar*, donné au cinéma *Relais*. <sup>19</sup> Le film raconte opportunément la résistance héroïque d'un fasciste espagnol assiégé dans l'Alcazar de Tolède par les Républicains, et sauvé par Franco. Il ne fallait pas beaucoup plus, en outre, qu'une liaison avec un officier allemand pour valoir à Mireille Balin une arrestation (et un viol) à la Libération

## 5. L'identité nationale en littérature et au cinéma

L'année 1942 est décisive pour la réception des écrivains et des artistes belges à Paris. Max Hodeige y trouve l'occasion d'une réflexion sur l'identité nationale. Il signe dans *Le Soir* du 16 mars une chronique où il dénonce ce qu'il appelle le « péché originel » de notre littérature : le parisianisme. « Il en va des succès comme des malheurs : ils ne viennent jamais seuls. C'est ainsi que le triomphe du 'Cocu Magnifique' a rendu au théâtre de Crommelynck la faveur parisienne. On en redemande ». Le théâtre de l'Œuvre reprend *Une femme qu'a le cœur trop petit*. S'agit-il de la pièce « la plus attachante, la plus complète, la plus crommelynckienne, du maître » ? Hodeige en doute. « Cette préoccupation affichée de se présenter en satire d'un climat social » lui paraît « rabaisser un peu l'éminente dignité lyrique de l'Œuvre ». « Peut-être ce mélange de verdure et de poésie, cet équilibre subtil de truculence populaire et d'inspiration pindarique sont-ils propres aux origines flamandes de l'auteur ».

En matière de cinéma, Hodeige s'attache à un autre spectacle belge qui connaît le succès « sur les écrans de Paris » : *La maison des sept jeunes filles*, film dû à la collaboration de Simenon, du dialoguiste Charles Spaak et du metteur en scène Albert Valentin. <sup>20</sup> Hodeige situe l'œuvre

<sup>17</sup> ORY, *op. cit.* passim.

<sup>18</sup> ORY, *op. cit.*, p. 84 ; LEMAIRE, Jacques Charles, « D'une guerre à l'autre : l'opportunisme de Georges Simenon », dans *Simenon, le passager du siècle. Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique* 80/3-4, 2002.

<sup>19</sup> *Le Soir*, 17 août 1942, p. 3 : « Les spectacles à Bruxelles ». Sur D. Darrieux : ORY, *op. cit.*, p. 62.

<sup>20</sup> PIRON, Maurice et LEMOINE, Michel, *L'univers de Simenon. Guide des romans, contes et nouvelles*, Paris, Presses de la Cité, 1983, 40.

« plusieurs tons au-dessous », « dans un genre mineur ». « Sur une donnée très simple, mais qui, à aucun moment, ne tombe dans la fadeur, M. Georges Simenon a bâti une anecdote pleine de santé morale, de gaieté, d'exubérance et de cocasserie. Il n'est pas si courant qu'un film, dit français, rompe délibérément avec le genre faisandé qui tenait le haut du pavé avant la guerre, pour qu'on n'en loue pas la qualité morale, le sens exact de la vie, la fraîcheur et le naturel ». Hodeige retrouvait ainsi dans ce film ce qu'il réclamait dans le *Soir* du 14 juin 1940, pour que le rétablissement du quotidien lui rende « tous les attributs qui établirent sa puissance et toutes les fonctions qui avaient su faire de lui un des régulateurs de notre économie » : c'est-à-dire « un reflet exact de la vie » - « de la vie belge, disions-nous ».

En dehors du nom d'un des personnages principaux, « M. Rorive », l'ancien négociant veuf devenu amoureux de Rolande, et qui triomphe du peu de goût que la jeune fille éprouve à son égard, le roman dont s'inspire le film n'a pas grand'chose de « belge », ou plutôt de wallon.<sup>21</sup> Les qualités dont Hodeige crédite l'ouvrage ne donnent pas vraiment le sentiment de celles attachées de manière dominante à l'écriture de Simenon : « gaieté », « cocasserie », etc. Le critique transférerait-il à l'écrivain les caractères anversoïses qui appartiennent à Crommelynck et à la germanité flamande, de la même manière, en quelque sorte, que le grand public d'aujourd'hui trouve très « liégeois » le « plat pays » et les canaux de la capitale mosane (plutôt environnée des premières hauteurs de l'Ardenne) ?

## 6. Le « problème juif »

En 1942, tout collaborateur du *Soir volé* – sinon tous ceux qui le lisaient ou dont le nom figurait dans ses colonnes – devait avoir en tête – sinon garder en mémoire – ce qu'annonçait le journal dès le 17 juillet 1940. Il publiait alors un article intitulé « La France a enterré la Révolution de 1789 ». On y faisait écho à un article du *Volkischer Beobachter* soutenant que la France, par les bourses octroyées à de nombreux intellectuels européens, par les promotions dans la Légion d'Honneur, par l'action de « sociétés culturelles dans tous les pays », a développé un réseau lié « aux grandes entreprises capitalistes de la juiverie internationale ». Du coup, la France « s'est détachée de plus en plus des instincts organiques et des nécessités vitales des divers peuples ».

Le *Soir* revenait sur le sujet le 27 septembre et, partant d'un constat, proposait une solution dans un billet intitulé « Le problème juif en Belgique ».

« Dans l'hebdomadaire 'Hier Dinaso !', organe du 'Verbond van Dietsche Nationaalsolidaristen', s'ébauche une vigoureuse campagne contre les Juifs. L'attitude du Verdinaso à l'égard des Israélites est la suivante : 'Les Juifs sont considérés non seulement comme des étrangers, mais comme des étrangers d'une espèce dangereuse ; pas de Juif dans les cadres de l'État ou d'une fonction publique quelconque ; pas de Juif dans une affaire où il y a un seul citoyen autochtone chômeur ; pas de Juif à une direction dans la presse, la radio, le cinéma ; plus de naturalisations ; les Juifs autorisés doivent être considérés comme des hôtes étrangers, protégés comme tels, mais en même temps surveillés de telle manière qu'ils ne puissent 'jouer une juiverie' quelconque à nos frais' ».

Conclusion : « Et c'est pour cela qu'une solution du problème juif en Belgique s'impose sous la forme d'un recensement de la population, suivi d'une grande épuration systématique, pour le plus grand bien du peuple et du pays ».

<sup>21</sup> En Belgique, ce nom de famille se rapporte à la localité de Rorive, près d'Amay, dans la province de Liège.



Le 19 novembre 1940, le *Soir* rapporte une déclaration de Pierre-Étienne Flandin, ministre des Affaires étrangères du régime de Vichy, sous le titre « M. Flandin se rallie à l'ordre nouveau. 'Nous devons collaborer à la création de l'Europe nouvelle. Elle est une révolution sociale... On y lit qu'à partir du traité de Versailles, « des forces occultes se sont employées dans le monde pour déclencher une guerre en Europe devant assurer le pouvoir à la franc-maçonnerie et à la juiverie ». Flandin fut frappé d'indignité nationale à la Libération et condamné à la prison. La période des fêtes favorise les spectacles. La chronique du cinéma, à la Noël, annonce « Un documentaire sur la Juiverie » : la première du film *Le Juif éternel* a eu lieu au Palast am Zoo de Berlin, complétée par la représentation du *Juif Süß*.<sup>22</sup>

L'année 1941, dans le *Soir*, s'ouvre par la couverture des discours de Hitler. Celui prononcé « à l'occasion du 8<sup>e</sup> anniversaire de la révolution nationale-socialiste », précédé de la célébration par Goebbels « au milieu d'une tempête d'applaudissements de la foule », est rapporté dans le journal du 31 janvier. Le chancelier s'y félicite de voir « comment nos principes raciques conquièrent les peuples les uns après les autres ». Le discours du Führer pour le 21<sup>ème</sup> anniversaire du Parti National-Socialiste (N.S.D.A.P.), reproduit dans le *Soir* du 25 février, reprend le scénario avancé par le ministre collabo Flandin : les Juifs ont poussé « délibérément et obstinément à la guerre », avec l'appui d'une « certaine clique ». La conquête des peuples s'effectue autrement au printemps. Fin février, sentant la menace, la Hongrie a signé un traité d'amitié avec la Yougoslavie. Le 1<sup>er</sup> mars, la Bulgarie a choisi la soumission à l'Allemagne et deux jours plus tard est créé le ghetto de Varsovie. Fin mars, le régent de Yougoslavie suit les pas de la Bulgarie et adhère à un pacte avec l'Allemagne, l'Italie et le Japon, dans la perspective de s'approprier une partie de la Grèce. Mais un putsch militaire dénonce aussitôt le pacte avec l'axe, ce qui décide Hitler à prendre en main une affaire qui, dit le *Soir* du 4 avril 1941, est compliquée par « l'attitude équivoque de Belgrade ». La région est agitée de troubles provoqués par la « propagande anglaise » et la sempiternelle « juiverie », « cramponnée à ses ultimes illusions » : de honteux « sévices sont commis contre les minorités allemandes ». Retour à l'ordre le 6 avril : la Yougoslavie est envahie. Le discours antisémite, ressassé, devient lassant, à mesure qu'on approche de la remise du prix de la « Nouvelle France », dans cette chronique internationale trop attendue – devenue banale.

Un autre ton, un autre degré dans l'information, une autre nouvelle ? Non. Après l'été '41, la nouvelle saison du *Soir* est marquée par un éditorial de son rédacteur en chef, Van Offel, accroché à son « Réalisme européen ». <sup>23</sup> L'homme manque de vocabulaire. « L'Europe de demain sera populaire. En d'autres mots, les peuples qui l'habitent ne seront plus gouvernés par les cliques politiques, qui obéissent avant tout aux consignes de la finance, de la franc-maçonnerie ou de la juiverie internationales. C'est pourquoi – MM. Hitler et Mussolini ont encore insisté sur ce point – il n'y aura point d'unification profonde de notre continent tant que la ploutocratie ou le bolchevisme y conservera quelque influence », etc.

Comme quelques dessins valent parfois mieux qu'un long discours, le *Soir* du 13 mars 1943 en publie où le nez des personnages représentés montre assez leur « race ».

<sup>22</sup> *Le Soir*, 24 décembre 1940, p. 8.

<sup>23</sup> *Le Soir*, 3 septembre 1941, p. 1: « Réalisme européen ».



## 7. François Gallez : la « cohue » des auteurs de romans policiers en Belgique

Une « Chronique littéraire » figure sur la même page que les dessins reproduits plus haut. Son auteur, François Gallez, avait été rédacteur en chef du journal socialiste *Le Travail*.<sup>24</sup> Il rend compte d'un roman policier de Paul Kinnet, évoqué plus haut : *Monsieur Rensburg s'est endormi*. S'y ajoute un recueil de nouvelles, « policières comme il se doit », ce qui permet à Gallez de demander : « N'avions-nous pas raison de penser, l'autre jour, que notre confrère était jaloux des lauriers de Simenon ? Et qu'il paraissait avoir fort à cœur de prendre rang parmi les stakanovistes du roman policier ? ». Faisant preuve « d'une habilité peu commune dans l'art d'embrouiller les pistes », Kinnet se voit recommander de s'attacher davantage « à approfondir les caractères de ses personnages » et à donner, en quelque sorte à l'image de Simenon, un roman policier qui soit aussi « un roman de mœurs d'une véritable densité humaine ». Gallez avait déjà, le mois précédent, salué Kinnet marchant sur les traces du Liégeois, même s'il s'interroge sur l'opportunité de confondre rêve et réalité dans la conscience d'un personnage, au prix de « tant de nuances psychologiques ».<sup>25</sup>

La « Chronique littéraire » de Gallez félicitait un autre Belge de la publication d'un ouvrage mêlant avec bonheur la méthode de l'historien et celle du romancier. Le critique se demandait que devait privilégier l'auteur de ce genre de livre « pour l'édification de nos contemporains et l'exaltation de leurs vertus ». « La fiction ou le fait ? La fable ou les fastes ? Le récit imagé ou le récit vécu ? ». L'auteur, « un jeune historien de talent », Georges-Henri Dumont, s'est quant à lui « bien gardé de romancer », dans le récit d'une aventure coloniale où l'on ne manque pas – signe des temps – de stigmatiser « la jalousie de l'Angleterre, de la Hollande et de la France » au détriment d'une Belgique « sacrifiée par les puissances étrangères » (*Banquibazar. La colonisation belge au temps de la Compagnie d'Ostende*, 1942). « Persévérance héroïque » de la nation !

Le nom de Simenon, classé parmi les « puissants créateurs », ne pouvait manquer d'apparaître dans un intéressant article de Gallez questionnant le phénomène que constitue la « piétinante cohue » des auteurs de romans policiers en Belgique.<sup>26</sup> « Parmi tant d'expérimentateurs de recettes, combien d'authentique écrivains ? ». L'avalanche peut être positive.

« Il ne nous déplaît pas que les débutants se fassent la main en guidant les émules du commissaire Maigret. À tout prendre, l'exercice a du bon, outre qu'il n'est pas si facile qu'on le croit. L'école est salubre. À une condition, cependant : c'est que cet apprentissage terminé, les susdits débutants ne se complaisent pas dans l'artifice et les

<sup>24</sup> DE BENS, *op. cit.*, p. 290, 293, 340 ; CAMPÉ, DUMON et JESPERS, *op. cit.* p. 97 sv.

<sup>25</sup> *Le Soir*, 6 février 1943, p. 2.

<sup>26</sup> *Le Soir*, 5 juin 1943, p. 2.

jongleries ; qu'ils s'affranchissent hardiment des conventions et des trucs ; qu'ils s'engagent dans des voies plus dignes à la fois de leurs dons et de nos espérances ».

Le genre peut apprendre « mille choses utiles à la pratique consciencieuse du métier de romancier : l'art de raconter une histoire, la manière de mener rondement un récit, les exigences de la composition littéraire ». La routine corrompt. Avait-on tort de reprocher parfois « à l'élite des écrivains policiers » d'être « devenus trop habiles » ? Ils en arrivaient « à se pasticher eux-mêmes, et, par un excès de fidélité à leurs lecteurs, de servir, bon an mal an, une demi-douzaine de moutures ou de resucées de leur meilleur ouvrage ». Dérive qu'a su, bien sûr, éviter Simenon. Et « voici, coup sur coup, en l'espace de quinze jours, que deux transfuges abordent, avec plus ou moins de bonheur et d'audace, le vrai roman, le roman tout court ». Kinnet a donné *Le dos du chat* ; Thomas Owen *Les Espalards*.

Le premier s'est rapproché de Simenon en faisant appel « à des éléments nouveaux, inédits, qui ne sont guère usités d'ordinaire dans le roman policier ». On dépasse « les mésaventures de l'inspecteur Dubouck », « les graves présomptions et soupçons qui pèsent sur Bertaud Jacqui et qui l'accusent sans rémissions ». Ou plutôt, on les contourne en déroutant le lecteur vers un « drame subsidiaire qui vient se greffer sur cette affaire criminelle ». « Changement de plan » où la part principale du roman n'est plus réservée « à l'action », « au crime », mais « aux mobiles de l'action », au « mécanisme meurtrier ». Voilà qui n'est pas si mal vu.

Quant à Thomas Owen, il « reste fidèle à lui-même » en introduisant dans *Les Espalards* ce qui fait son originalité : « ce ton sarcastique, cette apparente désinvolture, ce souriant détachement qui sont la marque de son talent ». Son roman offre donc « une peinture narquoise, cruelle, amusée d'une certaine faune bourgeoise », dans « une démarche plus aisée, des personnages plus profonds, une plus grande densité humaine », par rapport à *L'initiation à la peur*. A. Deckers et J.-B. Baronian notent que ce livre « amorce déjà un tournant dans l'œuvre d'Owen car, sur un canevas policier traditionnel, il greffe maints éléments entachés de fantastique grand-guignolesque ». <sup>27</sup> « Conscient de cette dérive, Thomas Owen décide, après un roman-parenthèse de type mauriacien – *Les Espalards* – de se consacrer tout entier à la littérature fantastique. Dans son premier recueil de nouvelles, *Les Chemins étranges*, s'épanouit 'la peur aux yeux de jade' chère à Jean Ray ».

## 8. Dans la ligne de fuite : du Docteur Bergelon au yéti

La boucle est-elle bouclée quand Bernard Heuvelmans, ami d'Henri Vernes et d'Hergé, mentionne Jean Ray et Simenon dans un article du *Soir* intitulé « L'humanisme scientifique. Élargir son univers ». <sup>28</sup> Heuvelmans constate : « nous ne voulons aujourd'hui d'autre légitimation des visées universelles de notre intérêt que celle-ci : souvent aigri pas sa propre misère et le caractère sordide de son existence habituelle, l'homme cherche par tous les moyens à échapper à son destin ». Certains « se tournent vers les romans d'anticipation ». « D'autres, résolus à briser d'une manière plus définitive avec le réel, ne trouveront d'apaisement que dans le fantastique pur, dont l'exemple le plus parfait semble donné par les contes de ce Jean Ray qui, le premier peut-être, est parvenu à donner une densité, un relief, *réalité* inégalés à l'irréel ». Autre manière d'échapper à la *réalité* :

<sup>27</sup> DECKERS, Anne et BARONIAN, Jean-Baptiste, « Thomas Owen » - <https://www.arlfb.be/composition/membres/owen.html>.

<sup>28</sup> *Le Soir*, 12 juillet 1943.

« Lorsque le Docteur Bergelon, ce héros d'un roman de Georges Simenon, abandonne un beau jour son ménage et sa situation sociale pour fuir n'importe où, sans bagages ni projets, ce n'est point par peur de la menace de mort qui pèse sur lui, mais bien pour *s'évader* de ce qu'il y a de 'quotidien' dans sa vie, un quotidien qui lui colle à la peau de manière intolérable. Ainsi sommes-nous tous, les uns plus intensément que les autres peut-être. (...) Bien souvent cela se traduit simplement par la fuite, comme chez Bergelon, comme chez la plupart de ces 'ratés de l'aventure' évoqués par Simenon. Le grand romancier des 'faits divers' pouvait-il décrire par ailleurs d'autre forme d'évasion que la plus bourgeoise, la plus grise d'entre elles ? ».

Voilà qui n'est pas mal vu non plus.

Bernard Heuvelmans qui s'interroge sur le sens d'un « humanisme scientifique » se range parmi tous ceux, « innombrables », « auxquels il importe que notre Univers soit en contradiction ou en expansion, que l'essence ultime de toutes choses soit continue ou non, que les grains de matière ou de lumière soient doués de liberté ou asservies à des lois draconiennes ».

« La solution de ces problèmes fondamentaux de la Science n'aurait, il est vrai, aucune influence sur le petit train de vie de ces êtres indifférents. Ce qu'ils savent, c'est qu'il suffit d'un geste banal pour que la lumière les enveloppe ou qu'une musique délicieuse leur vienne des antipodes, pour qu'il leur soit donné de converser avec un ami lointain ou d'être transportés dans la Ville étrangère, pour se voir débarrassés d'une migraine ou blindés contre un mal foudroyant. C'est dans l'exécution de ces mouvements, devenus par ailleurs rituels, qu'ils paient leur tribut au génie scientifique ».

Le même jour, ce 12 juillet 1943, l'armée soviétique engageait contre le génie technico-militaire allemand une bataille qui mettrait les panzers en déroute. Le 25 juillet, le régime fasciste s'écroule. De juillet à novembre, les alliés tueront plus de 30 000 Allemands.

Bernard Heuvelmans laisse l'image du fondateur de la cryptozoologie, étude des formes animales inconnues, et devient l'auteur très prisé de recherches sur le yéti et le monstre du Loch Ness. L'aventure intellectuelle du *Soir volé* s'achevait décidément sur le crépuscule des magiciens.